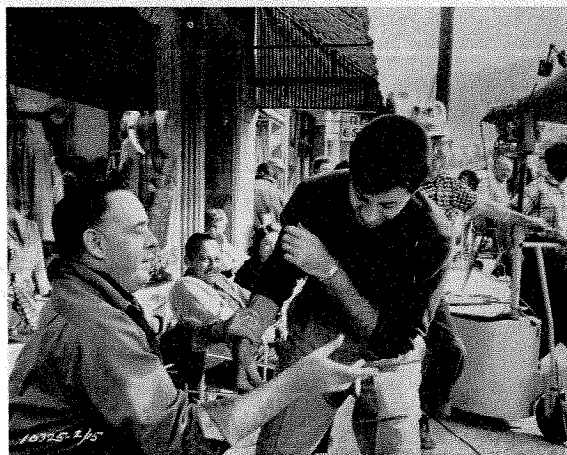
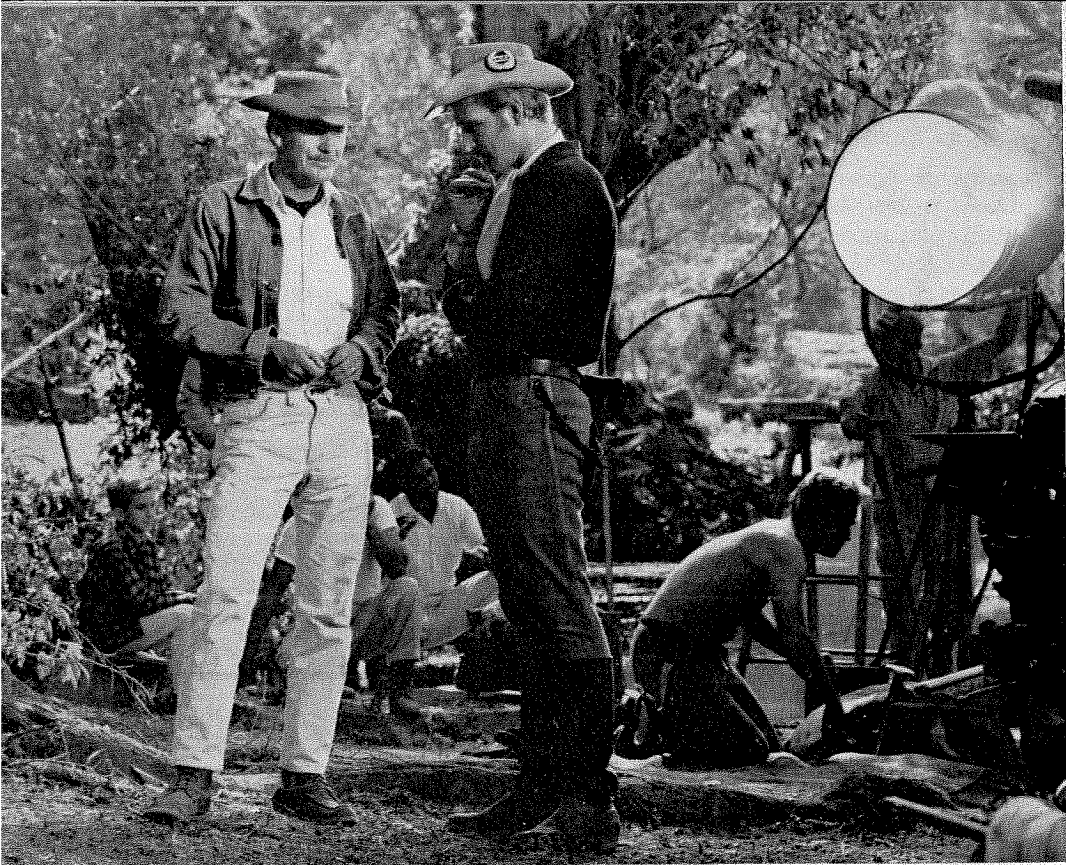

amas de canapés, d'armoires et de bibeloterie anthropophage. Il est probable que comme son opossum, Tashlin sourit tout le temps, mais à l'envers et lorsqu'il reste seul.

Même lorsqu'il se joint aux facéties de sa vedette (Jerry en marge de Rockabye Baby), Frank Tashlin ne perd pas son apparence de sérieux.



UN BARBECUE CHEZ LES «PERDEURS»

Même hors Chandler, la petite ville de Malibu fait partie de la grande légende californienne. C'est à peine autre chose qu'une plage interminable, longée par la route nationale 101 et bordée de maisons fort espacées les unes des autres, la seule ville que je connaisse qui ait 50 miles de long sur un demi de large. Mais



Entre deux plans, Sam Peckinpah (à gauche) arrête le combat qui l'oppose à ses interprètes Richard Harris et Chuck Heston

cette enfilade de villas basses donnant directement sur l'océan le plus hypnotique qui soit à quelque chose de désespéré qui justifie tout le cafard d'un Fitzgerald.

Pourtant, rien de désenchanté ne semblait frapper la demeure de David Samuel Peckinpah, du comté de Madera, auteur de *Ride the High country* (1), et grand lutteur devant l'éternel. C'était un dimanche de septembre, et une horde d'enfants nus et d'invités en maillot de bain investissait la place, dans un boucan d'enfer. Peckinpah lui-même, portant une chemise ouverte, un pantalon corsaire et des souliers de tennis, semblait uniquement préoccupé par le désir de voir couler l'alcool en un flot ininterrompu sous son toit on ne peut plus hospitalier. Il était mince et nerveux, son visage tendu de fanatique orné d'une moustache non taillée lui donnait la ressemblance d'un Hemingway quelque peu

(1) Egalement titré *Guns in the afternoon*. En français : *Coups de Fe* dans la Sierra.

émacé, mais pétillant de vie. Il buvait avec une détermination farouche, mais sans y penser, avec un homme fort, au visage d'indien, bottes de cavalier et cheveux drus comme la hure d'un sanglier, qu'il me présenta comme étant Max Evans, « le meilleur écrivain contemporain de westerns. » — Fais gaffe, Sam, dit le colosse, à ce que ton beau-frère ne broie pas la main de ce monsieur. Hier, il m'a littéralement mutilé. Ce garçon ne connaît pas sa force...

Le beau-frère en question, qui s'arrange pour dominer de deux têtes l'immense Max Evans, s'avance vers moi, comme une armoire à glace ambulante dans un film tchèque, et me serre la main avec douceur et précaution. « On me dit que vous avez la poignée ferme, lui dis-je. — Oh ! je ne suis qu'un modeste maître baigneur, me répondit-il en rougissant. » On s'installe dans cette sévère ambiance de gigantisme, et je saisis du premier coup d'œil qu'il va falloir boire ferme, et sans repos. Dans le jardin/de sable, Peckinpah, pendant qu'il me parle va préparer un phénoménal morceau de viande, sans doute le postérieur entier d'un bœuf Brahma, et qu'il s'appête à faire cuire sur un gril.

— Vous êtes connu en France, et admiré, sur la base d'un film unique. Nous ne connaissons pas votre première mise en scène, *The deadly companions*.

— Bah ! c'est tout aussi bien. Je ne l'aime pas car je ne l'ai pas montée et on me l'a complètement ruinée. Je suis beaucoup plus satisfait de quelques émissions que j'ai faites pour la télévision, comme *The losers*, avec Lee Marvin, ou ma série *The westerner*, avec Brian Keith. Ma première chance, je la dois à Don Siegel, avec lequel j'ai écrit *Invasion of the Body Snatchers*. Ensuite, j'ai écrit douze *Gunsmoke* et créé les séries *Rifle-*

Américains, Français, Apaches, tous les militaires sont massacreurs dans Le Major Dundee et vivent sur l'habitant. A l'occasion, ils le font même danser (Jim Hutton et Senta Berger).



man et *Klondike*. Pour *The westerner* j'étais scénariste, producteur et metteur en scène, et, bien que la série n'ait pas eu une longue carrière, j'y tiens plus qu'à tout autre chose, car elle définit des personnages que je considère comme les miens, des personnages de « perdus ».

— Vous semblez tenir à ce mot. Pourquoi vos héros, de votre propre aveu, sont-ils toujours des « perdus » ?

— Parce qu'ils sont battus d'avance, ce qui est l'un des éléments primordiaux de la vraie tragédie. Ils ont pris depuis longtemps des accommodements avec la mort et la défaite, alors il ne leur reste plus rien à perdre. Ils n'ont aucune façade, il ne leur reste plus une illusion, aussi représentent-ils l'aventure désintéressée, celle dont on ne tire aucun profit, sinon la pure satisfaction de vivre encore.

— *Ride the high country* est un des rares westerns qui ait la saveur de l'authenticité. Les Chinois, les chameaux font partie de l'histoire de l'Ouest et n'ont jamais été utilisés ainsi auparavant. Aviez-vous fait, là-dessus, des recherches historiques ? Je pense notamment au camp des mineurs.

— J'ai fait des recherches toute ma vie sur ces choses-là, mais d'une manière personnelle car elles me touchent de près. Vous savez peut-être que mes ancêtres furent des pionniers de la Californie. Mon grand-père paternel, Charles Peckinpah, s'est installé en 1880 sur la montagne Peckinpah, dans le comté de Madera. Mon grand-père maternel, Denver S. Church, a été élève, congressman et juge de haute instance, dans ce même comté, comme ensuite le fut mon père. J'ai moi-même vécu près d'un camp de mineurs, et connu de nombreux témoins de l'époque, cow-boys, éleveurs, anciennes prostituées qui me racontaient leur vie contre quelques bouteilles de bière. La plupart de mes personnages sont composites de gens réels que j'ai connus ou dont on m'a raconté l'histoire dans les plus petits détails. Quant aux chameaux, ils font, bien sûr, partie de la petite histoire. Ils sont le résultat d'une expérience : en 1857, une compagnie de 74 chameaux importés du Levant, traversa tout l'Arizona, de Fort Défiance en Californie. Puis le projet fut abandonné, on ne sait trop pourquoi, par le Département d'Etat, et les chameaux furent abandonnés à eux-mêmes. Certains écumèrent longtemps le désert. D'autres étaient exhibés dans les cirques et dans les foires. On leur faisait même faire des courses, comme dans le film.

— C'est ce qui fait du western la seule épopée authentiquement américaine que nous ayons, commente Max Evans. Il cumule tous les éléments de la tragédie, plus *l'espace* qui est essentiel.

On me verse à boire sans manières, de sorte que le mouve-



Deux figures de femme filigranent Major Dundee. L'Allemande Senta Berger, et la Mexicaine Begonia Palacio, devenue depuis Mme Peckinpah

ment de haut en bas qui vide les verres n'interrompt jamais celui de bas en haut qui les remplit. Peckinpah me présente « la mère de ses enfants », puis me parle de sa femme, qui est restée au Mexique pour s'occuper de ses boîtes de nuit et de ses restaurants. La première, bien sûr, est son ex-épouse, la seconde est l'actrice mexicaine Begonia Palacio, qu'il a épousée pendant le tournage du *Major Dundee*. L'un des gosses nus s'est coupé le doigt, et se laisse soigner sans un gémissement, un vrai sauvage.

— Tu en as un beau costume de bain ! rugit Max Evans en cascades de rire.

— Je suis en lutte ouverte avec le studio pour *Major Dundee*, poursuit Peckinpah. Nous avons tourné au Mexique pendant cinq semaines en extérieurs. Je voulais que le film soit tourné au Mexique, un pays de perdus. Mais le plan de tournage était

impossible et nous avons commencé à le dépasser. La Columbia voulait que je raccourcisse mon script, en supprimant toute une séquence de massacre qui vient en ouverture. Je leur ai dit : « J'aime mieux crever, ou me retirer tout de suite. » C'est alors que Charlton Heston prit ma défense, et pour être certain que le film ne serait pas coupé contre mon gré, eut ce geste arrogant et généreux de rendre son salaire à la production. Comme tout le film se faisait sur son nom et qu'il avait accepté le rôle à condition que je remanie le scénario selon son goût, cela, en principe, nous rendait maîtres du terrain. A présent, je suis en train de me battre pour conserver mon avantage, et garder au film sa longueur intégrale, qui est de 2 heures 30. Tout le tournage a été un combat sans merci, mais j'ai adoré les Mexicains, qui se passionnaient pour le film et qui ont sacrément du caractère, tout comme mes acteurs, gens de stature fameuse : L. O. Jones, Warren Oates, James Coburn, Richard Harris, sérieux et appliqué. Je l'ai rencontré dans une chambre d'hôtel sordide en Italie, pendant le tournage du *Désert rouge*, et il pestait contre Antonioni avec lequel il s'est battu comme un cougar. Je lui ai fait un nouveau nez et il incarne un personnage plein de panache. Il y a aussi Mario Adorf, que j'avais vu dans un film allemand, *Le vaisseau fantôme*, et qui a une qualité animale irremplaçable. Aussitôt la presse américaine m'a accusé d'engager des Vikings blonds pour jouer des rôles de Mexicain. Le malheur c'est que Mario Adorf est noir comme le jais et possède les mêmes qualités qu'un Warren Oates. Je me fous des nationalités. Prochainement, je veux tourner avec Toshiro Mifune, un acteur colossal. Quant à Chuck Heston, c'est un seigneur. Il a du courage, de la dignité, et quelque chose d'inamovible. Je me suis bagarré avec lui plus d'une fois, et à propos, la revue *Cinema* se trompe lorsqu'elle raconte que, me disputant avec lui sur une séquence, j'ai donné l'ordre aux opérateurs de faire monter la grue (ainsi que moi-même) hors de sa portée : j'avais dès le départ placé la grue dans sa position la plus élevée. Je n'aurais jamais cherché querelle à ce géant sans me mettre d'abord bien à l'abri !

— Vous spécialiserez-vous dans le western ?

— Non, je vais commencer tout de suite *The Cincinnati Kid*, pour la Metro et Martin Ransohoff, d'après un script de Chayevsky sur le roman de Richard Jessup ; j'aurai Steve Mac Queen, le plus robuste jeune rebelle du cinéma contemporain et Spencer Tracy, le plus merveilleux visage d'acteur que je connaisse, un vrai canyon. C'est une tragédie classique sur les milieux du jeu que je tournerai entièrement à Saint-Louis. Ensuite, je devais faire *L'Homme à Cheval*, avec Alain Delon, mais comme cela ne s'arrange pas, je ferai autre chose avec Delon et Mifune :

Ready for the tiger qui se passe à Hong-Kong et qui est une histoire d'enfants corrompant leurs aînés. Alain Delon était venu me voir, et m'avait dit : « Faisons ensemble une chose démente. » (*A wild thing.*) Ce mot m'a plu, et nous nous sommes vite mis d'accord. C'est seulement après ce film que je reviendrai au western. Cette fois, je tournerai un sujet de Max Evans. Je voulais faire son livre *The rounders* dont je m'étais inspiré pour *The losers* ma dramatique de télé. Mais Burt Kennedy, dont c'est le premier film, m'a devancé, et vient de le tourner avec Glenn Ford et Henry Fonda. Alors j'ai acheté le meilleur livre de Max, qui est *The High Low country*. Max, sachez-le, veut tout simplement acheter la ville de Denver, Colorado. Il écrit ses romans au Nouveau-Mexique entre deux affaires immobilières et c'est le plus vigoureux auteur de tout ce foutu ouest.

Max Evans, avec le calme serein de quiconque ne fera jamais à son meilleur ami cadeau d'un livre (ne soyons pas puérils, s'il vous plaît) approuve de la tête.

Dundee exerce un vrai chantage sur son prisonnier, le sudiste Tyreen: il le condamne à mort, puis lui demande, contre sa grâce, de l'aider à chasser l'Apache.





En fait, le sudiste se révélera meilleur soldat que son geôlier. Dundee, baignant au bain avec une jeune femme, est stupidement blessé par une flèche apache. A présent, tout le monde lutte contre tout le monde.

— Sam a acheté le bouquin de son propre argent. Il n'y aura entre nous ni studio, ni banques. J'aime *The rounders*, car Burt Kennedy s'est très bien débrouillé pour ses débuts, mais *The High Low country* avec Sam, ce sera une vraie aventure entre amis.

— Savez-vous, coupe Peckinpah, que ce chat-là peut réellement voler ? Voler en l'air, parfaitement. Max prend son élan, et vole littéralement au-dessus du sol ! Pas besoin d'avion, ce serait trop facile. Bien entendu, l'atterrissage est plutôt rude. Au cours de son dernier vol, Max s'est brisé quatre côtes.

— Mais peut-être que cela en valait la peine, dis-je, passablement ivre.

— Vous avez dit le mot, tonne Max Evans. Cela valait le coup. Vous pouvez parier votre douce existence que cela en valait le coup. La vue d'en-haut est imprenable !

— J'ai connu de rudes buveurs dans ma vie, reprend Peckinpah. Lee Marvin est toujours complètement saoul et agressif. Il est là pour avoir la peau du réalisateur et il faut tout de suite lui montrer qui est le maître. Richard Harris boit comme un trou, mais pendant le *Major Dundee*, il est resté stoïquement sobre. Emilio Fernandez ! Ah quel énergumène celui-là ! Vous savez qu'il a tué en son temps quatre personnes (dont un journaliste) à coups de revolver. A Mexico, il m'a hébergé, abreuvé, nourri et a refusé que je le paie. Au contraire, il voulait me donner un revolver. « Au Mexique, me disait-il, on ne peut pas sortir sans un bon revolver. » Il m'en a proposé quatre tour à tour, mais finalement je lui ai dit que j'avais un fusil et cela lui a paru satisfaisant.

— Qui admirez-vous le plus au cinéma ? Je sais que vous aimez Kurosawa.

— Je l'adore et j'ai été ravi de constater qu'il était capable de rater un film, comme les autres. *The bad sleep well* était absolument mauvais. Je ne crois pas que je m'intéresserais à un auteur qui ne soit pas capable de se casser la gueule. C'est le cas de Fellini et de Bergman. Le seul auteur que j'aime pour son absolue perfection, c'est Alain Resnais. J'ai dû voir quinze fois *Marienbad* dont je ne me lasse pas. Si j'aime Huston ? Seulement *L'African queen*, *Le Trésor de la Sierra Madre*, qui est peut-être mon film préféré, et une bonne partie du *Vent de la Plaine*. Mais je n'aime pas *La Nuit de l'Iguane* qui est de la mauvaise littérature et beaucoup trop bavard.

— Je ne suis pas d'accord, dit Max Evans, il y a ce vieux type qui est formidable, et qui meurt en regardant la mer...

Pour finir, je demande à Peckinpah pourquoi, cherchant dans ses interprètes des personnages à la dérive, battus d'avance, il avait choisi, pour *Ride the High country*, ces deux héros classiques que sont Randolph Scott et Joel Mac Crea ?

— Parce que ce sont deux figures de noblesse qui appartiennent à une autre époque, et qui sont eux-mêmes des légendes. Or, le sujet voulait que ces deux ex-sheriffs se sentent déplacés dans un Ouest en plein changement et où leurs traditionnelles fonctions n'ont plus de sens. Ils ont perdu leur univers, acceptent des emplois qui les dégradent ou les caricaturent, mais conservent leur dignité. Scott et Mac Crea sont deux hommes extraordinaires, que je suis fier d'avoir connus, et qui donnent au film une dimension héroïque.

Le reste de cette conversation se perd dans les vapeurs du scotch. J'ignore comment je suis rentré de Malibu à Hollywood. Je n'étais pas de taille à suivre ces messieurs jusqu'au bout de leur régime digestif.

On sait la suite, et comment Peckinpah, peu après, entrant en conflit avec Martin Ransohoff, fut remplacé sur *The Cincinnati Kid* par Norman Jewison, un réalisateur de comédies légères. Si, d'après Peckinpah, on ne peut admirer quelqu'un qui ne soit susceptible de se casser la gueule à l'occasion, admirons-le lui-même d'avoir su résister jusqu'à la rupture à l'émasculatation d'un projet, où avant lui, Spencer Tracy avait déjà rendu son rôle. Peckinpah, un perdur ? Bien entendu, et de ceux qui livrent les batailles les plus échevelées, pour en gagner un certain nombre... La bataille elle-même, et pour elle-même, ne justifie-t-elle pas une existence ?

Robert BENAYOUN.
(A suivre.)